

Nature, société et liberté

Autor(en): **Lempen, Silvia**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **70 (1982)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-276339>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nature, société, et liberté

Dans notre série d'articles de « théories féministes », nous donnons ce mois la parole, après Micheline Calmy-Rey, à Silvia Lempen, présidente de l'ADF de Lausanne.*

N'ayant pas assisté au « Forum des Femmes suisses 1980 », ce n'est que récemment que j'ai pu prendre connaissance, grâce à la brochure éditée par l'ASF, du texte intégral de la conférence donnée par Mme Jeanne Hersch à cette occasion. Il ne me paraît toutefois pas inutile de revenir sur ce texte presque à un an de distance, dans la mesure où le problème de la condition féminine y est abordé dans une perspective fondamentale, qui n'a rien perdu de son actualité à l'heure où l'on discute, dans les milieux féminins, de l'application qu'il faut donner au nouvel article constitutionnel sur l'égalité des droits.

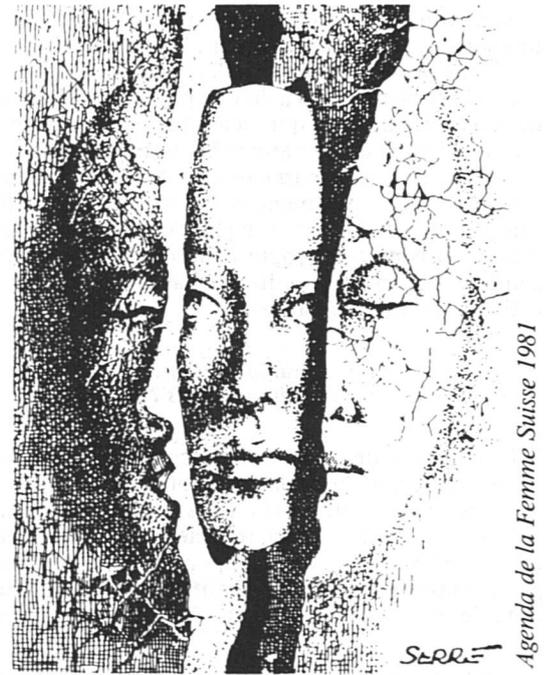
Les trois niveaux

Jeanne Hersch commence par distinguer les trois niveaux qui caractérisent toute condition humaine, et par conséquent celle de la femme: le niveau de la nature, celui de la société et de l'histoire, et celui de la liberté. Ces trois niveaux se copénètrent mutuellement, et Jeanne Hersch montre en particulier que la liberté, en tant que liberté personnelle et concrète, ne peut se constituer indépendamment des données sociales et historiques propres à une époque déterminée, données qui sont elles-mêmes influencées par les faits de nature et par l'évolution de l'attitude de l'homme (en tant que Mensch) à leur égard.

Il serait dès lors regrettable, affirme Jeanne Hersch, que sous prétexte de liberté les femmes rejettent toutes les valeurs qu'elles ont intériorisées au cours des siècles et des millénaires, et qui forment aujourd'hui la substance de leur être-femme; il faut donc que, tout en poursuivant la marche qu'elles ont entreprise vers l'égalité, elles ne biffent pas d'un trait de plume la différence qui leur permet de se reconnaître, hic et nunc, comme femmes.

Au centre, l'origine

Mais que peut être cette substance, ce « permanent » qui doit être conservé à travers l'évolution de l'identité féminine, si ce n'est l'ensemble de certains déterminismes naturels et de leurs implications immédiates? On peut imaginer ces différents facteurs comme une série de cercles concentriques ordonnés autour d'un noyau originel. A mesure que les cercles s'élargissent, le degré de nécessité, c'est-à-dire l'influence directe des données de nature, diminue. Par exemple, il y a un noyau originel dans l'identité féminine, qui est l'enfantement. Que la femme mette au monde les enfants est quelque chose d'absolument nécessaire. Selon les lois de la nature, les hommes ne peuvent pas le faire. Autour de ce noyau, il y a un premier cercle, qui est celui de l'allaitement maternel. Que ce soit la femme qui allaite les enfants est aussi quelque chose de nécessaire mais de moins nécessaire que le fait de les mettre au monde, puisque la technique, dont Jeanne Hersch



Agenda de la Femme Suisse 1981

souligne avec raison les bienfaits, a mis à notre disposition lait en poudre et biberons. Puis vient un deuxième cercle, celui du maternage du tout-petit par sa mère, si intimement lié à l'allaitement qu'il possède aussi un fort degré de nécessité; cependant, il est théoriquement dissociable de l'allaitement maternel, donc un peu moins déterminé par la nature. Ensuite, les cercles continuent à se succéder et à s'élargir: la femme reste au foyer, renonce à toute activité professionnelle puisqu'elle est absorbée par les tâches familiales, ne gagne pas d'argent puisqu'elle « ne travaille pas », est privée du pouvoir de décision dans la famille puisqu'elle ne gagne pas d'argent, est considérée comme citoyenne de deuxième classe dans la société parce qu'elle est un conjoint de deuxième classe dans le couple, etc. L'on pourrait continuer ainsi longtemps.

Conditionnement et nécessité

Ce qu'il faut remarquer surtout dans ce schéma, c'est que le rapport direct entre les cercles les plus éloignés et le noyau est pratiquement inexistant, et que les conséquences les plus extrêmes de la nécessité naturelle considérée (l'enfantement) n'ont plus rien de nécessaire ni de naturel. Ainsi de proche en proche, et sans que l'on sache exactement où la nature aurait pu céder le pas à la liberté, la vie de la femme se trouve entièrement conditionnée par un facteur naturel qui, dans sa nudité, pourrait ne conditionner que deux ou trois fois quelques mois dans sa vie.

Loin de moi l'idée de soutenir que les femmes doivent rechercher leur liberté dans la réduction drastique de leurs conditionnements à ce noyau primitif de nécessité, qui du reste, dans le cas considéré, et toujours grâce à la technique, peut être, non certes éliminé, mais contourné. La vie serait désespérément aride et deviendrait finalement impossible si chacun n'acceptait d'entraves à sa liberté que celles auxquelles il est obligé de se soumettre, en éliminant impitoyablement toutes celles qui sont inhérentes à l'amour, à la collaboration, au don de soi. La véritable liberté ne se définit pas comme un espace vide, opposé à la zone obscure de la nécessité; elle se définit comme une attitude de la conscience, face au nécessaire et au non-nécessaire.

Mais justement, dans cette perspective, comment admettre que la femme, dans sa recherche de la liberté, reste engluée dans les ambiguïtés de la nature et de la pseudo-nature? Ne faut-il pas qu'elle commence par jeter un regard lucide sur l'architecture complexe de son oppression? Pour pouvoir choisir, il faut d'abord savoir qu'on a le choix. Je ne vois pas d'autre sens au féminisme que d'aider les femmes à découvrir ce savoir.

Silvia LEMPEN

* Les femmes qui écrivent dans cette rubrique s'expriment en leur nom personnel, et non au nom de leur association.